

Bref résumé sur la présence francophone à Victoria (Ile de Vancouver)



L'Académie Sainte-Anne, ancienne école pour jeunes filles

La présence francophone à Victoria remonte à la fondation de la ville en 1843. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait envoyé une équipe de trappeurs et d'acheteurs pour ouvrir un fort de traite des fourrures sous le commandement du facteur en chef James Douglas (qui deviendrait plus tard le premier gouverneur de la Colombie-Britannique, et qui négocierait l'entrée de cette province dans la Confédération canadienne en 1871). De façon typique au Canada, les membres de l'administration de Fort Victoria étaient de souche anglaise, écossaise et irlandaise ; mais la main d'œuvre était canadienne-française. Recrutés dans la vallée du Saint-Laurent pour leurs adresse de chasseurs mais aussi de charpentiers, ces hommes aidèrent à la construction du fort et se « marièrent » à la mode du pays avec des femmes autochtones.

Jusqu'en 1858, 60% de la population de Fort Victoria fut donc francophone. Mais en cette année-là, on découvrit des gisements aurifères dans la vallée du fleuve Fraser, près de Vancouver. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, notamment en Californie, région déjà peuplée de mineurs attirés par la ruée vers l'or de 1848. Le résultat ne se fit pas attendre et il s'ensuivit l'arrivée en masse de chercheurs de fortune américains. Ils devaient passer par un contrôle douanier et le bâtiment des douanes était situé à Victoria.

Le petit fort de traite des fourrures assista donc, du jour au lendemain, à une explosion de population, un village de tentes s'établissant sous ses murs. Cette « invasion »

américaine fit pencher la balance linguistique du côté de l'anglais, et on a bien oublié depuis que les origines de Victoria étaient solidement ancrées dans la francophonie. Parmi les francophones qui durent faire face à la situation se trouvaient notamment les missionnaires canadiens-français venus évangéliser les populations locales. Par exemple, quatre sœurs de Sainte-Anne (ordre fondé au Québec) arrivèrent avec leur accompagnatrice laïque au moment précis de la ruée vers l'or. Elles venaient pour alphabétiser les enfants autochtones en français. Elles durent très vite changer leur fusil d'épaule et se mettre à enseigner en anglais. Leur ordre s'établit solidement à Victoria, puis à travers toute la Colombie-Britannique, où elles fondèrent de nombreuses écoles et aussi des hôpitaux.

Parmi les émigrants arrivés de Californie se trouvaient deux Français du nom de Sosthène Driard et Jules Rueff. Ces deux hommes firent fortune non pas en trouvant de l'or mais en vendant de l'équipement aux mineurs. De nature philanthropique, ils mirent leur argent à contribution pour fonder une « Société de bienfaisance et de secours mutuel », une sorte de Sécurité Sociale avant son heure : on devenait membre en cotisant une somme minime tous les mois ; en cas de maladie, on était hospitalisé et les soins ainsi que les médicaments étaient gratuits (ce même système avait déjà été établi à San Francisco par la communauté d'émigrés français). Par la suite, la Société fonda même un Hôpital français, à l'entrée duquel flottait le drapeau tricolore !

En 1900, un personnage remarquable arriva dans la ville pour tenir le rôle de lieutenant-gouverneur : Henri-Gustave Joly de Lotbinière, né et éduqué en France, avait fait une carrière d'homme politique au Québec qui le mena jusqu'au poste de Premier Ministre ; ayant pris sa retraite, il accepta néanmoins cette charge à Victoria pour aider à remettre de l'ordre dans les affaires politiques de la Colombie-Britannique, dont le système parlementaire était corrompu ; grand défenseur de la dualité linguistique, il fait encore figure aujourd'hui d'un personnage à la vision moderne.

Néanmoins, Victoria devint progressivement une ville complètement anglophone, dont on vante encore aujourd'hui le parfum britannique : thé à l'anglaise, célébration de « Robbie Burn's Day » et de « Saint Patrick's Day », architecture anglaise, etc.

Il existe cependant un site patrimonial au centre-ville dont l'aspect reste très nettement français : l'Académie Sainte-Anne, qui fut pendant longtemps une école de filles fondée par les Sœurs de Sainte-Anne, fut bâtie sur le modèle des couvents du Québec (et de la France) et s'enorgueillit, notamment, d'une toiture à la Mansart.

La communauté francophone de Victoria se reconstruisit au milieu du XX^e siècle grâce à l'arrivée de fonctionnaires fédéraux qui, attirés par le climat clément, vinrent prendre ici leur retraite. Ils fondèrent notamment le Club canadien-français qui est devenu de nos jours la Société francophone de Victoria. Établie en 1912, la base navale d'Esquimalt, comme tout organisme du gouvernement fédéral, emploie beaucoup de personnel francophone.

De nos jours, la communauté francophone de Victoria existe bel et bien, mais ses membres restent cachés pour une grande partie car ils vivent en assimilation dans la communauté anglophone. Elle est constituée de Canadiens français fuyant les rigueurs climatiques de leurs provinces d'origines ; de Français, Belges et Suisses qui ont d'abord émigré au Québec puis ont suivi le même trajet pour les mêmes raisons que les précédents ; et finalement, d'émigrés des Antilles, du Maghreb et de l'Afrique francophone, généralement ici pour des raisons économiques ou politiques. Les groupes francophones les plus visibles sont situés au Département de français de l'université (UVic), à la BFC-Esquamalt et à l'école francophone Victor Brodeur.

Sophie Oliveau-Moore

Association historique francophone de Victoria (AHFV)